2me Année. — N° 55 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 20 Juillet 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 55 de l'Avenir

Paris, le 20 Juillet 1865

RÉINCARNATION

De tous côtés aujourd'hui, dans les lettres et dans les divers systèmes de philosophie, comme dans la pensée du plus grand nombre, a pénétré la notion de la transmigration universelle. La pluralité des existences humaines en est une des phases, étendue si on la considère en elle-même, et bien restreinte si on l'envisage relativement à la vie éternelle. C'est sous le nom de Réincarnation qu'elle est désignée. Quelques-uns l'appellent à tort métempsycose. Ce mot grec a reçu une consécration. Il est affecté au système de Pythagore qui n'était qu'une ébauche, une intuition vague de la vérité que Platon, rectifiant les erreurs de son devancier, a mieux définie. Elle est aujourd'hui nettement établie et confirmée par l'enseignement presque unanime des Esprits.

Depuis plusieurs années, j'entretiens un commerce de relations assidues avec les guides fluidiques de notre terre. Il n'est pas de réunion où je me suis trouvé, pas de moyen de communication — écriture, tractivité, typtologie, — mis en œuvre sous mes yeux, où cette importante notion n'ait été affirmée de l'autre monde, souvent en réponse aux questions catégoriques des adversaires de l'idée.

Car il s'en rencontre quelques-uns dans nos rangs. Loin de moi la pensée de jeter le blâme sur eux. Je les tiens pour sincèrement persuadés. Mais je suis persuadé aussi que, quand ils le voudront, ils dissiperont aisément les doutes qui les assiégent.

Il est une réponse à peu près invariable des Esprits, qui, d'ailleurs, éclaircit tous ces doutes :

Pensez-vous revenir sur terre ? — Oui.

Le désirez-vous bien ? — Non.

Quand les Esprits eux-mêmes considèrent la vie humaine comme une corvée obligée, il est bien naturel que, dans le moment où nous la subissons, nous ne soyons pas pressés d'en assumer une nouvelle. Aussi retranchés derrière le rempart qui, aux limites de la carrière terrestre, nous cachent les choses de la vie universelle, on peut bien se refuser à accepter une révélation que l'on trouve fâcheuse. Mais une fois morts à la terre, il faut se rendre à l'évidence et reconnaître une loi de l'universelle nature qui n'est plus une opinion, mais un fait que l'on constate. Alors il n'y a plus de choix pour les Esprits sur ce sujet, parce qu'il n'est pas plus en question que leur existence même, ou que la possibilité de leur manifestation parmi nous. Que les spiritualistes opposés à la réincarnation veuillent bien considérer cette situation. Ils se préparent le même avenir que nos détracteurs communs, ceux-là qui, nous prenant de la meilleure foi du monde, pour des fous ou des charlatans, nous en prodiguent, avec une munificence sans égale, les courtoises et généreuses épithètes, en y ajoutant celles de niais et de bêtes, le tout parce que nous affirmons la réalité des phénomènes pneumatologiques.

Or, qu'arrive-t-il au lendemain de leur désincarnation, de leur mort, pour parler le vieux style? C'est qu'ils constatent que nous sommes dans le vrai, et que ce n'est pas précisément chez nous qu'est la sottise. Quelques-uns montrent une élévation de sentiments qui se traduit par un aveu franc et quelquefois enjoué; et ils n'hésitent pas à venir d'eux-mêmes chanter une palinodie d'outre-tombe; tandis que, de son côté, un démonophobe reconnaît qu'il n'y a pas plus de Satan et d'Ahriman dans l'autre monde que de Croquemitaine dans celui-ci, et sait bien, quand il vient nous le dire, qu'il n'est pas le diable.

Telle est absolument la position où se trouveront nos dissidents à l'heure où le trépas fatal, en rompant les liens de la matière, aura relié ensemble ceux de l'avenir et du passé de l'Esprit, et les aura mis en présence d'un fait qui ressortira des conditions mêmes où ils se trouveront. Mais ici s'élève la grande objection. Qu'importe d'avoir vécu, si on ne s'en souvient plus ?

L'antique tradition du Léthé, cette ingénieuse allégorie de l'oubli du passé, et les explications multipliées de nos plus zélés écrivains qui en démontrent toute la justesse, ont déjà amplement éclairci à nos yeux l'obscurité de ce défaut apparent de notre état naturel : On ne se souvient pas de ce qu'on a pu être avant sa naissance.

Et d'ailleurs dans la vie même se souvient-on de tous les actes qu'on a accomplis, et les a-t-on moins accomplis? de toutes les choses qu'on a vues, et les a-t-on moins vues pour cela?

Le plaisir éprouvé, parce qu'il est oublié, en a-t-il moins été ? Nous ne devons pas non plus expier des torts dont nous avons perdu le souvenir. Mais ne nous en sommes-nous pas donné plus d'un depuis notre

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

MÉRINO — CLAUDE MONET — MOREAU — CHASSERIAU jeune — PASINI — PENGUILLY-L'HARIDON — RIBOT — SAINT-MARCEL — SCHUTZENBERGER — CHARLES SELLIER — ULYSSE SOUPLET — TISSOT — TOULMOUCHE — VETTER — VIBERT — VIDAL — A. VOLLON — WHISHET — WINTZ — ZO.

Après Manet qui cherche encore sa voie, nous arrivons a M. Ignacio Merino qui semble posséder son Art.

L'idéal de M Merino comme pour tous les réalistes est Velasquez : dans son *Collier de perles*, le seigneur cavalier drapé dans son manteau rouge ressemble beaucoup à l'un des personnages qui causent d'une façon si familière et si noble en même temps dans le Velasquez au Louvre. M. Merino affectionne les tons souples et argentins du maître; sa brosse très-intelligente obéit trop facilement, selon nous, à ses souvenirs et son réalisme s'en ressent. Quoi qu'il en soit, malgré la monotonie des chairs, son tableau est vivant et fort habilement peint.

M. Claude Monet, lui aussi, se souvient de la manière espagnole; ses *petites marines* sont exécutées avec souplesse malgré l'abus des tons noirâtres.

Nous quittons momentanément l'école réaliste pour les idéalités de M. Moreau.

La peinture est un Art dont les sensations très-multiples et très-variées, loin de nous jeter dans ces partis pris qui font repousser telle interprétation parce que nous en admirons une autre, nous ramène au contraire devant chaque personnalité différente, avec une sensation toujours nouvelle et agréable pour nous.

Que nous importe l'idéal qui sacrifie un peu à la matière, ou la matière qui sacrifie à l'idéal ! *Le Doreur* de Rembrandt, œuvre certainement réaliste, nous séduit autant que ses profondes et lumineuses études sur le Christ et sur les synagogues mystérieuses. L'ascétisme d'un Mantegna nous frappe autant que l'éclat d'un Murillo ou que l'art chatoyant d'un Vélasquez, parce que l'Art passe avant la peinture, et que tout ce qui franchit les bornes de la vulgarité ou de la science convenue nous séduit toujours.

Telle est l'impression que nous font éprouver les œuvres de M. Gustave Moreau. On a beaucoup discuté sur elles : les réalistes n'ont vu qu'une etroite continuation de l'école idéaliste, les idéalistes au contraire ont complétement nié le style, en résumé, personne n'a accordé aux œuvres de cet artiste la sérieuse attention qu'elles méritent.

Et, en effet, une attention soutenue, sérieuse, vous fait tomber inévitablement sous le charme de cette peinture. On sort d'un monde souvent vulgaire, d'une composition à la portée de tous pour entrer dans un monde plus élevé, et pour contempler une peinture qui disparait devant le sentiment profond de l'œuvre. Malheur à ceux qui comptent les défauts et la mollesse de certains modèles, la netteté inutile de certains détails; ceux là ne peuvent comprendre la vraie poésie de cet Art qui, selon nous, est l'expression la plus élevée de l'idéalité moderne.

M. Moreau a commencé, dit-on, par des imitations de Delacroix. Certainement on reconnaît que l'aspect de ses tableaux révèle le coloriste qui hésite et qui cherche des harmonies qu'il n'a pas encore complétement trouvées.

La grande simplicité du modelé annonce chez M. Moreau un idéal antérieur; la grâce des figures, leur charme profond, dénotent un admirateur sincère du caractère et de la physionomie. En somme, M. Moreau vise aux deux côtés élevés de l'Art : la beauté du corps et l'expression de la tête. Dans cet idéal qu'il poursuit, le souvenir de Mantegna et la sécheresse ascétique de sa peinture le trouble-t-il au point qu'on doive le considérer comme un imitateur et comme un peintre archaïque de plus dans notre école.

Non ! nous le croyons pas. L'archaïsme chez M. Moreau est un moyen d'expression et nous ne serions pas surpris de le voir un jour ayant complétement abandonné ce genre qui intéresse peut être trop la curiosité de notre œil, et qui a fait dire que ce peintre était un imitateur de Mantégna.

Son Jason, d'une pose charmante, lutte trop par sa grâce molle avec la blonde figure de la Médée. Une peinture véritablement riche par la nature et par l'histoire pourrait, par une tout autre interprétation, nous faire deviner l'amour ardent de la farouche Medée, et l'heroïsme sublime du conquérant de la Toison d'or.

Il y a peut être, au contraire, une intention poétique à nous montrer seulement le charme de l'enchanteresse et

naissance que nous avons oubliés aussi et dont nous éprouvons les fâcheux effets quoique nous n'en soupçonnions pas la cause ?

Non, ce n'est pas parce qu'on objectera qu'on ne se souvient pas d'avoir vécu qu'il sera prouvé qu'on n'a pas déjà vécu.

Un éclaircissement complet des autres difficultés ne serait pas possible dans les colonnes d'un journal où l'espace est limité et oblige à se restreindre. Prenons çà et là quelques-unes d'entre elles.

La loi des réincarnations n'a-t-elle bien été enseignée que pour le plus grand avantage de castes privilégiées qui s'en seraient fait un moyen de maintenir dans la servitude les basses classes de la société? L'histoire du moyen âge en Europe dément tout entière cette assertion. Et d'ailleurs, quand un principe aurait été exploité au profit d'intérêts matériels auxquels il ne conduit pas forcément, il ne s'ensuit pas qu'il soit mauvais ou erroné.

L'idée de la réincarnation n'est pas plus responsable de l'application abusive qui a pu en être faite que « la pure morale de l'Evangile ne l'est des monstrueuses rigueurs de l'Inquisition (1) » et de tous les désordres qui se sont commis en son nom.

Si des brahmines ont déduit de cette loi de nature que les parias doivent rester parias, ils ont mal raisonné, nous n'en concluons pas autre chose ; et nous tirons une conséquence toute différente, d'abord parce que tout disgracié du sort peut nous avoir appartenu, et qu'ensuite nous devons éviter de le devenir à notre tour par l'application d'une juste peine du talion. Bien loin d'affermir le despotisme, la loi des réincarnations resserre les liens de la fraternité humaine. Elle seule la consolidera irrévocablement. L'opposition qui y est faite au contraire, maintient les divisions sur la terre. D'où vient-elle principalement? Des Etats-Unis, où l'homme noir, cuivré ou rouge est considéré comme inférieur au blanc. Aucun Américain ne souffre l'idée de revenir dans ce monde sous les traits de gens qu'il méprise. Qu'ils ne s'y fient pas cependant. Nier un fait n'est pas l'anéantir ; et il se passe de notre consentement. Une autre cause explique l'opposition de nos frères d'Amérique. Leur société, fondée par le protestantisme, est basée sur la méditation de la Bible.

Notre savant collaborateur, André Pezzani, en a extrait judicieusement les passages où, çà et là transpire l'idée de la réincarnation: mais il est de fait que l'Ancien Testament surtout n'y induit pas péremptoirement (1) puisque c'est à peine si la Genèse traite la question majeure de l'immortalité de l'âme.

(1) Paroles de M. Jules Favre au Corps législatif.

Aussi n'a-t-elle formé qu'une société matérialiste et exclusive dans l'antiquité; et il n'est pas étonnant que celle qui, de nos jours, s'imprègne, par une lecture continue, d'idées aussi étroites que surannées, se montre récalcitrante aux progrès que nous réalisons, nous qui prêtons une oreille attentive et exempte de prévention aux enseignements des Esprits. Il ne le leur donne pas semblable, dira-t-on. Je le veux croire; mais les Esprits mesurent à chacun suivant ses moyens. Pour eux, les prescriptions de la morale sont les seules obligatoires; quant au reste, ils n'insistent pas avec des natures qui y sont rebelles, sachant bien que nous avons tous l'avenir devant nous, et que ce que nous repoussons aujourd'hui, nous l'admettrons quand le temps sera venu. Non, le peuple qui tient une si grande place dans notre monde, ne se distinguera pas des autres par une opposition de parti pris à la doctrine qui satisfait par excellence toutes les exigences de la raison et du cœur.

Ce dernier point de vue engendre la plus grave des objections qui y sont opposées. L'attachement qu'on a pour les êtres qui nous sont chers repousse l'idée d'en éprouver au même titre pour d'autres. On se refuse, par exemple, à admettre qu'on puisse, à la faveur de la série des existences, avoir plusieurs pères.

Ce sentiment prouve qu'on ne se rend même pas compte des conditions de la vie actuelle. N'a-t-on pas déjà un père et une mère qui possèdent chacun notre amour tout entier, sans que ce soit au préjudice l'un de l'autre? et si l'on y joint les quatre grands parents auxquels un enfant bien élevé doit montrer la même affection, elle est témoignée à six personnes, égale et complète. L'état naturel de notre vie humaine nous met donc suffisamment en demeure d'exercer notre sentimentalité sur l'échelle d'une répartition assez multiple ; mais elle s'épanouit bien plus grandement dans l'erraticité, dans cet état de vie indépendante et dégagée de toutes les exigences de la matière. Là, rien n'entrave l'épanchement des sentiments qui enlacent, dans le réseau d'une affection désintéressée, tous les cœurs sympathiques. Aussi, bien loin de faire naître l'ombre d'un sentiment d'envie entre deux Esprits, le fait même d'avoir exercé le sacerdoce de la paternité envers un troisième, excite chez eux une émulation de tendresse largement payée de retour par celui qui en est l'objet.

(1) La réincarnation, cependant, paraît avoir eu des partisans parmi les Israélites mêmes. Voici l'explication que Léon (de Modène), rabbin à Venise, dans la partie 5e, ch. II de son livre *Osservanze degli Hebrei di questi tempi*, édition de 1638, donne du mot hébreu *gilgul*, c'est-à dire *roulement* :

« Il y a des Juifs qui croient, comme Pythagore, que les âmes passent d'un corps à un autre, ce qu'ils nomment *gilgul*, et qui tâchent d'appuyer leur opinion sur plusieurs passages de l'Ecriture, pris, la plupart, de l'*Ecclésiaste* et de *Job*; mais ce sentiment n'est pas universel. Cependant on n'est tenu pour hérétique ni en le défendant, ni en l'attaquant. »

Il résulte donc de ce document que le champ serait libre sur la question parmi les fidèles du culte israélite. A. DE B.

Qu'on ne parle ni d'indifférence de la part d'un père antérieur au sujet de l'enfant qui aurait appartenu à un autre dans une existence ultérieure, ni de jalousie de la part du dernier contre ses prédécesseurs. Je me les figure, au contraire, au sein des délices de la vie spirituelle, dans les plaines diaphanes de l'Éther, se montrer les uns aux autres le cher objet de leurs soins ; les derniers implorant la clémence des premiers pour les infractions jadis commises envers l'autorité paternelle, et faisant valoir, pour l'obtenir, le progrès réalisé sous leur direction ; et les premiers accordant leur pardon généreux, eu égard à la réparation faite à cette même autorité, en la personne de ceux qui en avaient été dépositaires après eux et qui les représentaient.

Les rôles mêmes peuvent parfaitement être intervertis sans que la raison en soit choquée; car les liens de la parenté sont purement matériels, et il n'y a qu'affinité sympathique entre les Esprits. Ils peuvent donc solliciter un nouveau séjour sur terre dans des conditions opposées au précédent, afin d'exercer l'un envers l'autre une réciprocité de services identiques. Ici encore le tableau de la vie offre la même situation. Bien des ascendants sont les subordonnés, les sujets de leurs descendants; et chacun prodigue à un père et une mère, sur leurs vieux jours, les mêmes soins qu'il en a reçus dans son jeune âge.

Sous quelque aspect qu'on l'envisage, la vie humaine présente, en diminutif, l'image de la vie universelle ; et quant à cette dernière considération, elle suffirait seule à me faire induire à la réalité de la réincarnation. Mais il est temps de terminer. Je ne traiterai plus qu'un point.

Le petit nombre de pneumatologues dissidents qui existent en France, ne repoussent pas, en général, l'idée de la réincarnation sur les globes; ils nient seulement qu'elle ait lieu sur le même. Il suffit d'énoncer cette proposition pour en démontrer l'inanité. En tant que l'Esprit reprenne un corps, il le peut d'abord aussi bien dans le même monde où il a déjà vécu que dans un autre, et ensuite il le doit, afin de se retrouver sur le théâtre de ses premiers essais pour les reprendre et les conduire à meilleure fin. Si, de plus, les regrets et les remords contribuent à sa détermination, il convient

---

la douceur de ses yeux qui plus tard contempleront avec la rage du désespoir le meurtre de ses propres enfants. N'est-elle pas complétement femme dans cette situation comme dans l'autre? Enivrée du triomphe de son amant, elle le regarde avec amour. La douce langueur ionienne du suave Apollonius est entièrement rendue ici et la pose élégante de Jason nous rappelle un des plus gracieux poëmes de l'antiquité.

Mais après l'amour et le triomphe, la mort! Chasseriau jeune, lui aussi, admirateur de la beauté et de la forme, a voulu conquérir la couronne d'or; élève également prédestiné d'un grand maître, il a voulu la gloire, et entraîné par les dons magiques de la peinture, qu'il a aimée avec passion, il s'est livré à cette grande enchanteresse. Mais en donnant son âme, il lui a en même temps donné sa vie, et la mort régénératrice l'a enlevé à l'admiration de ses contemporains.

J'avoue que le peintre, assez puissant pour réaliser si poétiquement l'Amour, la Vie et la Mort, est un homme, un artiste et un poëte. Comme les grands traits qu'il fait revivre, il doit attendre dans la lutte contre une critique imbécile, la vie et non la mort.

Voici encore le ciel d'orient. Ce sont *les Syriens* de M. Pasini.

Notre œil ne voit plus qu'un ciel gris-noirâtre et les vagues émeraudes de l'Océan, de M. Penguilly-L'Haridon, qui, dans sa peinture ferme et solide, a cependant beaucoup de style et de caractère.

Nous arrivons à M. Ribot, avec son *Sébastien martyr*.

La peinture réaliste, au point de vue de la figure, est rare au Salon : M. Ribot, malgré la vie de son exécution, ne peut passer pour un artiste épris de la vérité. Il n'y a que les paysages qui sont sincères. Néanmoins son *Saint Sébastien* est plein de force et de consistance. Si M. Ribot, dans cet essai de peinture par trop archaïque dans le sens de l'imitation espagnole, nous étonnait et nous charmait par une impression nouvelle de son œil, nous applaudirions; malheureusement la manière du *Saint Sébastien* se retrouve partout; il n'y a pas un tableau de M. Ribot où ce procédé, aussi ancien que la peinture, ne domine; ce que nous regrettons sincèrement.

Le faire du *Saint Sébastien* est des plus appétissants : la tête du saint, quoique fort vulgaire, est inspirée par le réalisme des Carrache; on trouve en elle l'expression des têtes des Ribera et des Salvator. Les contrastes du corps blanc et des draperies noires sont des moyens par trop usés pour nous étonner; aussi n'en dirons-nous rien.

En un mot, M. Ribot est-il une espérance pour l'école française ?

Nous ne croyons pas qu'un peintre appelé à faire école soit aussi systématique; il est regrettable, disons-le, de voir, dans un autre genre que les Tissot, les Lambron, etc., un homme ressusciter de vieilles formules. En Art, il faut faire revivre des types par l'idée, mais non se servir, sans imagination, de moyens qui ont été si merveilleusement exploités. Encore une fois, la pénurie de l'école française n'est pas du tout dans son manque de procédés, mais bien dans son manque de sens pictural : elle exécute fort habilement, mais elle ne peint pas; elle arrange avec esprit, se servant de sa merveilleuse souplesse en tout, mais elle manque d'originalité dans ses conceptions.

Il est déplorable que MM. Manet, Ribot, etc., se croient les continuateurs de Courbet : c'est une erreur; ce sont des roués à côté de l'interprétation brutale et franche du peintre d'*Ornans*. Il y a déjà là un peu d'idéalisme ; il y a encore moins de réalisme. M. Manet a de l'esprit, Courbet n'en a pas; Ribot a des procédés certains pour exécuter, Courbet n'a que son œil de peintre.

Nous arrivons à la fin du Salon; il s'agit donc de bien faire comprendre ce que nous entendons par réalisme.

Les vrais réalistes sont Bonvin, Vollon, presque tous les paysagistes, et la plupart des peintres d'animaux. Là, l'impression de la nature est si forte que l'artiste doit la serrer de près.

On ne peut pas faire d'archaïsme dans le paysage moderne; tandis que, dans la figure, si on n'a pas un réalisme à peu près égal à celui des Gros, des Raffet, des Géricault, des Prud'hon, des David dans certains morceaux; des Delacroix dans le sentiment humain; des Courbet dans le sentiment et la vitalité de la matière, on est perdu, radicalement perdu. Je ne crains pas de le dire, on parle beaucoup de réalisme : il y en a peu dans le vrai sens du mot.

Nous ne parlons point ici à ceux qui confondent bourgeoisement le réalisme avec la laideur ou la nature morte ; non ! mais nous parlons à ceux dont le sens véritablement artistique est assez développé pour comprendre que le réalisme doit être l'étude du vrai d'abord et du beau ensuite.

qu'il l'exécute dans cette même société à laquelle il aura été inutile ou nuisible.

Assurément, il ne peut entreprendre de mieux agir, sous la direction d'une conscience éclairée par une plus ferme résolution, que là où il sait avoir une réparation à faire. Nous reparaissons donc, en général, dans le même monde, tant que nous avons à satisfaire aux exigences morales et naturelles, à toutes les lois qui y sont en vigueur. Ce n'est qu'après l'entier accomplissement de toutes ces conditions, que nous sommes conviés à prendre part à l'œuvre d'un monde plus élevé dans la hiérarchie des astres. Elles seront les mêmes dans ce nouveau séjour, ainsi que dans tous ceux où nous fixerons tour à tour nos transmisgrations successives, jusqu'aux temps, encore bien éloignés de nous, où nous pénétrerons dans les cycles purement spirituels, alors que notre être se sera à tout jamais dégagé de la dernière affinité qui le relie à la matière.

Nous nous arrêterons à ce point culminant. Si, par analogie, nous pouvons présumer de l'état de la vie planétaire, nul ne saurait se hasarder à définir cette gloire séraphique ou olympienne dont nous sommes encore si éloignés.

A peine nous en formons-nous une idée vague, semblable à la lueur incertaine du soleil, noyé dans les épaisses vapeurs d'une matinée d'automne. Ainsi le brouillard de notre ignorance nous dérobe l'éclat de ces grandeurs divines. Nous ne pouvons que les entrevoir; mais nous devons y aspirer et travailler de toutes nos forces individuelles et collectives à sortir de notre infériorité actuelle.

ALP. DE BOISMARTIN.

Saint-Jean d'Angély, le 7 juillet 1865.

Monsieur le Directeur,

Fidèle à la tâche qu'il a entreprise, et qu'il poursuit noblement depuis un an déjà, l'*Avenir, Moniteur du spiritisme*, a toujours enregistré, avec une impartialité digne de tous nos éloges, et les théories émises sur les phénomènes de la nature, et les critiques qui ont pu en être faites. Persuadé, comme nous le sommes tous, que la vérité ne craint pas la discussion loyale et le libre examen, vous avez ouvert les colonnes de votre journal à tous les chercheurs *rationalistes* de bonne foi. Après les théories développées par M. Xavier, sur les phénomènes de l'organisation des corps, et sur le *progrès des animaux*, voici venir la critique de M. Defody. Je lis dans votre numéro 53, cette phrase étonnante que nul raisonnement de l'auteur ne justifie :

« Pourquoi venir nous dire que l'Esprit s'attache à » l'embryon et développe le corps pendant la gestation? » Les plantes ont donc une *âme intelligente* aussi? Dans » le gland d'où naît le chêne, il y a donc une *âme* qui » reste là pour le développer, former ses racines, son » tronc, étendre ses rameaux pour nous couvrir de son » ombrage : *Non, non, mille fois non* ! (Pourquoi ?) La » matière se forme d'*elle-même*, par des lois qui nous » sont inconnues, et l'Esprit qui doit s'en servir en » prend possession quand tout est conforme aux lois » naturelles, et que l'heure a sonné, rien de plus, rien » de moins. »

On ne peut s'exprimer plus catégoriquement, mais aussi avec moins de preuves à l'appui ; et nous pourrions déjà dire à M. Defody que nous sommes d'une opinion toute contraire à la sienne, en vertu de cette axiome de philosophie: *Quod gratis affirmatur, gratis negatur*.

Rejeter ou admettre *a priori* une idée émise est une grave imprudence contre laquelle tous les faits extraordinaires produits et démontrés par le Spiritisme doivent nous tenir en garde ; mais la combattre ou la soutenir par des preuves d'observation ou de raison est non-seulement le droit mais aussi le devoir de chacun de nous. Me permettez-vous, Monsieur le directeur, de venir *briser une plume* en présence de vos lecteurs, juges naturels de ces combats de l'intelligence.

Constatons d'abord que les théories émises par M. Xavier font partie intégrante des études spirites, car elles sont le développement de cet axiôme, base de toutes les manifestations physiques : l'âme (la force) agit sur la matière au moyen des fluides. Loin de dire que M. Xavier « s'éloigne totalement des principes du Spiritisme », j'affirme, au contraire, que M. Xavier a fait du Spiritisme, et même pourrais-je ajouter, du haut Spiritisme.

Qu'on ne se figure pas toutefois que cette croyance en l'action de l'âme sur le fœtus, pendant le temps de la gestation, soit une idée moderne. Saint-Augustin émettait déjà un doute, quand étudiant les merveilles du corps humain, il écrivait ces mots : *Unde hoc tale animal nisi abs te, Domine? An quisquam se faciendi erit artifex?* (Confession, l. I, ch. VI). Les anciens proclamaient une certitude quand ils formulaient cet axiôme laconique : *Corpus cordis opus*. Voltaire nous apprend (Dict. Ph. Article : Théologien), que les théologiens savent parfaitement que selon St-Thomas... *l'Ame est la cause efficiente et formelle du corps*. Je me garderai bien cependant de demander à ces Messieurs comment l'âme peut être la cause efficiente et formelle du corps, si elle n'est jointe au fœtus que quarante jours après la conception (1). A une époque plus récente, le docteur Cerise écrivait cette phrase remarquable « *l'idée crée la chair qui doit lui servir d'instrument.* » Enfin, n'avons-nous pas lu dernièrement, qu'un professeur de Turin, *non initié à la secte spirite*, M. Charles Passaglia, avait, dans une réunion à laquelle il assistait par faveur, posé la question suivante : *V'ha diffenrenza e quale fra l'anima informatrice e la mente intelligente ?* Y a-t-il une différence et quelle est-elle entre l'*âme formelle* ou *informante* et l'esprit intelligent. Cette idée a donc déjà pour elle un grand nombre de penseurs : médecins, philosophes et théologiens. Nous allons le prouver plus surabondamment encore en poursuivant nos recherches philosophiques que nous glanerons principalement dans la *Vérité* de Lyon.

« Le grand apôtre Saint-Paul parle à plusieurs reprises du corps spirituel, impondérable, incorruptible, et Origène, dans ses commentaires sur le Nouveau-Testament, affirme que ce corps, doué d'une *vertu plastique*, suit l'âme en toutes ses existences et toutes ses pérégrinations pour *pénétrer* et *informer* les corps plus ou moins grossiers et matériels que cette âme revêt et qui lui sont nécessaires dans l'exercice de ses diverses vies. »

Ecoutons Philaléthès :

« Le périsprit sert à l'âme pour se manifester; mais l'initiative, l'impulsion première viennent de l'âme seule: il n'y a pas en l'homme *deux forces primordiales* » (l'âme informante et l'esprit intelligent) « mais une seule force agissant aussi bien sur l'enveloppe fluidique nommé périsprit que sur le corps grossier pendant la vie. »

Voici comment il développe ailleurs cette dernière pensée, conforme aux enseignements spirites.

« Une âme de la terre, pourvue d'un périsprit terrestre, veut aller dans une planète inférieure, par la permission de Dieu, exercer une mission temporaire et se mettre en rapport avec les êtres spirituels ou matériels qui l'habitent. Le périsprit terrestre serait composé pour ce rôle d'éléments trop purs; l'âme par *sa vertu plastique*, puise dans l'atmosphère inférieure et grossière de ce globe les moyens fluidiques des relations qu'elle y doit entretenir... Au contraire, l'âme

(1) Quonam prœciso tempore anima corpori jungatur, an ipso conceptionis ejus instanti, an vero quando corpus suis organis jam instruitur et quibusdam animæ operationibus inservice potest, idest, ut nonnuli existimant *quadraginta circiter diebus post conceptim*, etc.... (Compendium Philosophiæ, par un professeur de Saint-Sulpice).

M. St-Marcel est un vrai réaliste dont les paysages sont toujours empreints de la force expansive de la nature.

Parmi les peintres de genre, Schutzenberger avec son *Europe enlevée par Jupiter*; parmi les peintres d'histoire, M. Charles Sellier dont *la mort de Léandre* est si poétique, sont aussi de vrais réalistes.

M. Ulysse Souplet a fait un charmant tableau de genre avec son *Mouton protégé*, épisode tiré du tableau de Paris de Mercier. La composition, la couleur douce et harmonieuse retracent parfaitement ce petit sujet sentimental. M. Tissot dont nous déplorons le *Printemps de Sibérie* malgré *les Dames et le paysage d'Asnières* se relève avec sa *Tentative d'enlèvement*.

Nous ne parlons du *Fruit défendu* de M. Toulmouche. que pour l'exhorter à continuer une peinture qui doit si bien se vendre à la foule bourgeoise et au commerce, car devant de telles productions, la critique un peu sérieuse ne doit exalter que la vente.

Parmi les scènes à la Molière, le *Mascarille* de M. Vetter a des qualités habiles.

Dans la peinture religieuse, *les Martyrs chrétiens dans la fosse aux lions* de M. Vibert nous semblent inférieurs à son *Narcisse* de l'année dernière ; néanmoins il y a dans cette œuvre de l'inspiration religieuse et une recherche de mouvement de terreur toute humaine qui est un heureux contraste avec le triomphe de l'âme de la martyre.

Le portrait de M. Vidal est un des succès du salon, nous n'en parlerons que pour signaler son afféterie et son habileté.

L'*Intérieur de cuisine* par M. Antoine Vollon, malgré toute sa recherche réaliste, manque de fermeté et est plein de monotonie dans l'exécution. Néanmoins c'est du pur réalisme mais qui ne le conduira certainement ni au vrai ni au beau.

De cette *cuisine* passons à la *Princesse du pays de la porcelaine* du fantaisiste Whishet ; il y a d'excellente qualités dans cette peinture, mais qui sont encore un peu trop fluidiques. La princesse de la porcelaine, est une fleur mourante qu'il faut s'empresser d'adorer, car tout-à-l'heure comme l'Antonia d'Hoffmann, elle va chanter son dernier chant.

Les *Vieux chênes au bord de l'eau* et *Une basse-cour à Barbisson* de M. Wintz, annoncent un sincère et savant admirateur de la nature. Un peu plus d'éclat dans les lumières, et ces œuvres seraient complètes. M. Wintz du reste n'en est pas à ses coups d'essai, et nous espérons de lui les mêmes impressions poétiques et réalistes.

M. Achille Zo, nous avait beaucoup charmé par ses *Scènes espagnoles;* mais cette fois la convention, l'habileté, le convenu ont fait place à l'impression naïve, le théâtre a remplacé la nature.

(*Fin de la peinture.*)

HYX.

(*La suite prochainement*)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

Sous le titre de *Philosophie spirite*, Mme Lipoline vient de faire paraître un recueil de communications médianimiques, chez Frédéric Henry, libraire au Palais-Royal, 12, galerie d'Orléans. Ce volume, de 200 pages, est coté 3 francs. Nous en rendrons compte en temps opportun.

terrestre a-t-elle, à sa délivrance de ce monde, mérité d'aller habiter un monde plus ou moins supérieur, elle ne peut pas non plus garder son périsprit qui, convenable pour ses rapports avec notre atmosphère, serait trop impur pour une vie plus élevée. Elle va se manifester soit par une incarnation, soit par des missions spirituelles dans d'autres séjours de plus en plus rapprochés de Dieu, et là encore elle prend, *par sa vertu informante*, une enveloppe proportionnée à son nouvel état et aux fonctions qui lui sont départies... L'âme possède avec elle une vertu inhérente, une *force plastique* qui la suit partout. »

C'est en vertu de la même *force plastique, informante et efficiente* que la force animique, à l'aide de son périsprit combiné avec le fluide vital de la mère, en attendant qu'elle s'en soit créé un propre, se ramasse pendant la vie fœtale la matière nécessaire pour la composition et la forme de son corps matériel. Disons mieux : Le périsprit est la charpente sur laquelle le corps se moulera.

L'observation confirme cette théorie. Mettez en présence d'un médium voyant deux manchots, l'un de naissance, l'autre par accident. Il verra dans le second la forme périspritale du bras qui manque, tandis qu'il ne verra rien dans le premier. C'est que l'Esprit voulant naître manchot avait organisé son périsprit de la manière dont il voulait se former un corps. Nous pourrions encore conclure de cette observation qu'un membre enlevé par accident peut *repousser*, puisque *le principe efficient et formel* n'a pas disparu. On l'a déjà écrit bien souvent : le Spiritisme dans son enseignement embrasse toutes les sciences : le jour où les savants voudront se livrer aux études spirites, la science progressera rapidement par suite des révélations des Esprits.

Si l'âme, *par sa vertu plastique*, agit sur la forme de son corps, pendant la vie fœtale, elle agit aussi, mais d'une manière moins frappante, pendant la vie extra-utérine. Des observations récentes prouvent que certains organes, les cérébraux principalement, ont été modifiés dans leur forme, au fur à mesure que l'âme variait dans ses énergies morales et intellectuelles. On peut lire la phrénologie au point de vue spirite (1re année de la *Vérité*).

Après Saint-Augustin, Saint-Thomas, le docteur Cerise, le professeur Passaglia, Origène et Philaléthès, citons notre regretté Jean Reynaud.

« Il y a dans l'âme une *force plastique* qui lui est intimement liée, qui l'accompagne, en quelque lieu qu'elle soit, qui lui donne moyen de se mettre continuellement en rapport avec le monde extérieur, comme il convient à sa destinée présente qu'elle y soit mise, qui constitue ce que l'on pourrait nommer le *corps virtuel*, celui-là est immortel... L'âme vient-elle à éclater en un nouveau séjour, ce sont d'autres actions qu'elle doit accomplir, d'autres fonctions qu'elle doit prendre, d'autres rapports qu'elle doit nouer. Un corps nouveau paraît, et ce corps, que *l'âme a détaché de la nature par sa vertu plastique*, est précisément celui qui convient pour entretenir des relations avec le monde particulier dans lequel elle est entrée. *Ce corps est un instrument que l'âme s'est construit* parce qu'elle en avait besoin pour un temps ; après, elle le rejettera à la nature, au lieu où elle l'*avait ramassé*, pour aller ailleurs *s'en construire* un autre, qu'elle usera et *renouvellera* de la même manière (*Ciel* de *l'Encyclopédie nouvelle*, page 610, cité par la *Vérité*).

Le même auteur complète ces aperçus dans son immortel ouvrage : *Terre et Ciel*.

« ..... De même que l'univers est l'ouvrage de Dieu et n'est point Dieu, de même le corps est l'ouvrage de l'homme et n'est point l'homme ; de même que Dieu préexiste à sa création et la produit par une mystérieuse expansion de son essence, de même nous préexistons à notre organisme et le *déterminons par une des plus mystérieuses puissances de notre âme...* A la vérité au lieu de tirer notre corps du néant, *nous en puisons les matériaux* dans la masse commune de l'univers.

» Quelque admirable que soit la structure du corps, ce serait donc se méprendre grandement que de regarder cette construction comme faisant partie de la nature humaine ; elle n'en fait pas plus partie que l'univers ne fait partie de Dieu. *Ce qui appartient réellement à notre nature*, et ce qui en est, par conséquent, inséparable, *c'est la faculté au moyen de laquelle nous composons*, entretenons et gouvernons le corps... ; le corps meurt, retourne au fonds commun et ne ressuscite pas ; *mais la faculté dont cette agrégation fugitive était l'effet, unie aux autres facultés de l'âme reste fixement attachée à nos personnes*, et en quelque point que les lois de la destinée nous conduisent, elle nous met en mesure d'y *entrer en relation avec nos alentours* de la même manière qu'ici-bas.

» Il faut entendre, en effet, que les actions naturelles de l'âme s'étendent bien au-delà du cercle auquel on les limite vulgairement. L'âme a non-seulement une puissance qui se réfléchit dans le domaine intime de l'être, mais aussi une puissance qui prend carrière au dehors et qui ne lui est pas moins essentielle : *C'est de celle-ci que procèdent les assimilations, les transformations, les sensations, les mouvements...* L'âme n'est donc pas seulement attachée au corps qu'elle occupe, elle le possède et y jouit de la double faculté d'y agir sur la substance éthérée, et d'y être à son tour impressionnée par elle. Comme les ondulations que détermine le plus léger ébranlement à la surface d'une eau tranquille, toute action organique de l'âme rayonne instantanément autour de son point de départ, et occasionne dans l'éther ces vibrations souveraines auxquelles toute substance pondérable obéit. Voulons-nous tirer une conclusion, notre raison la déduit ; voulons-nous rappeler une image, notre mémoire la cherche et nous la présente ; voulons-nous ployer ou raidir un de nos membres, notre puissance détonne, et les vibrations provoquées ainsi dans le monde physique causent aussitôt la contraction voulue ; et de même qu'il se passe dans notre imagination et dans notre entendement des phénomènes dont nous n'avons ni dessein ni conscience, de même dans notre domaine externe s'accomplit-il une multitude de phénomènes qui viennent de nous à notre insu, et *dont les plus importants sont à coup sûr ceux au moyen desquels nous réunissons, durant le sommeil de notre vie fœtale, les éléments du corps.*

» ... Comme la limaille de fer que la force de l'aimant traîne à sa suite, les molécules dont nous avons besoin nous suivent toujours ; et notre âme, quand elle s'élance d'une résidence à une autre, secoue seulement *ce qu'elle s'était momentanément attaché, et reprend plus loin*, dans les circonstances nouvelles de son existence, *les molécules nouvelles qu'il lui faut. Ces organes*, si admirables dans la beauté de leur ordonnance et la savante industrie de leurs combinaisons, à l'aide desquels nous accomplissons aujourd'hui notre vie, *ne sont que les effets de cette force* qui, de même que toutes les autres facultés de notre âme ne se laisse connaître à nous que par ses effets. »

Cette lettre est déjà trop longue, et nous limitons là nos citations. Nous venons de voir les opinions d'éminents philosophes. Nous examinerons plus tard les raisons qui militent en faveur de la formation du corps par l'âme.

Agréez, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués et fraternels.

C. GUÉRIN.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

Or Mme S*** pour laquelle notre invisible montrait peu de sympathie et sur le compte de laquelle il s'était déjà expliqué avec les dames X***, avait un autre fils d'un caractère franc et ouvert, auquel il paraissait au contraire porter une très-vive affection. Un jour que ce jeune enfant se trouvait chez les dames X*** et témoignait le désir de voir Gaspard dont il entendait la voix, celui-ci lui dit qu'il eût à sortir et à traverser la place, que là il le verrait et que même il lui sourirait. L'enfant sort, mais rentre bientôt et encore tout essoufflé raconte qu'il avait vu son ami enveloppé d'un large manteau, la tête couverte d'un chapeau singulier dont il décrit la forme et lui souriant ainsi qu'il le lui avait promis.

Qu'il en soit du récit de l'enfant ce que l'on en voudra penser, cela importe peu ; mais voici un autre fait qui n'a pas laissé que de causer une certaine sensation dans la petite ville habitée par les dames X***.

Mme S*** avait une jeune fille charmante, spirituelle, dont elle s'enorgueillissait avec raison peut-être, mais avec si peu de tact qu'elle blessait inévitablement l'amour-propre de toutes les jeunes personnes devant lesquelles, avec une affection par trop maternelle, elle en exaltait le mérite, le talent et les qualités. A l'entendre, elle l'emportait tellement sur toutes les autres par son esprit et par sa beauté, qu'oser se comparer à elle eût été faire preuve d'une présomption inutile.

Les demoiselles X***, tout en rendant hommage aux qualités de Mlle S***, ne pouvaient quelquefois s'empêcher de rire des exagérations et de la fatuité de sa mère. Un jour, c'était la veille ou l'avant-veille d'un bal masqué auquel nos jeunes filles avaient été invitées et où elles devaient assister en simples spectatrices, sous le chaperon de Mme S***. Un jour donc qu'elles s'entretenaient des prétentions de cette dame, leur folle imagination les conduisit à supposer l'arrivée soudaine de Gaspard dans la salle du bal, son empressement près de Mme S***, et les milles fadeurs qu'un galant cavalier ne manque jamais de débiter en pareille circonstance. Le lendemain, nos deux espiègles ne se rappelaient plus ce qu'elles s'étaient dit la veille.

Cependant on se met en frais de toilette, et l'on se prépare pour le bal où Mme S*** arrive, accompagnée des demoiselles X***. Ces dames se placent les unes près des autres ; la foule des masques les environne et échange avec elles quelques paroles insignifiantes. Tout à coup voilà qu'un personnage de haute taille, couvert d'un domino bleu, perce la foule et s'avance. La pensée de Gaspard, le souvenir de la conversation de la veille reviennent à la mémoire des demoiselles X*** ; elles se regardent, se font un signe d'intelligence et attendent. Le domino bleu se rapproche ; il passe devant elles sans paraître les apercevoir. Arrivé devant Mme S***, il s'incline respectueusement, s'informe de sa santé de la manière la plus gracieuse, et demande avec une affectation presque ironique des nouvelles de Mlle S***, dont il exalte les grâces et la beauté ! — Ah ! monsieur, reprit la mère en minaudant, vous flattez ma fille. — Vous m'accorderez pour le moins qu'elle a beaucoup d'esprit, ajouta le domino bleu. — Pour cela, je vous l'accorde volontiers, ajouta la mère.

Or, cette conversation était, mot pour mot, la même que nos deux jeunes sœurs avaient supposée la veille. Rien de plus, rien de moins que ce qu'elles avaient dit. Du reste, aucun doute ne pouvait traverser leur esprit ; le domino bleu n'avait point déguisé sa voix, et cette voix leur était trop familière pour qu'elles pussent s'y méprendre.

(La suite prochainement).

(1) Voir les nos 51 52 et 54.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.